

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



ERINE, le front appuyé contre une vitre, la regardait s'enfoncer, au bras du baron de Strény, sous les grands arbres de l'avenue, et se disait tout bas, avec une mélancolie profonde et une tristesse sans bornes :

—Pauvre chère madame, si belle, si bonne, si parfaite.....elle ne veut pas croire aux rêves.....Mais, j'y crois, moi, car les rêves ne m'ont jamais menti. Un malheur la menace, un grand malheurlequel ? Je ne sais pas, mais je sens qu'elle marche au bord d'un abîme, je sens que le danger plane sur elle. D'où viendra ce malheur ? Ce danger, d'où viendra-t-il ?

Tandis qu'elle se posait cette question, ses yeux se fixaient sur Gontran, et sa pensée lui répondait :

—De cet homme, peut-être.

La journée fut calme comme de coutume et la comtesse ne ressentit aucun malaise.

A deux ou trois reprises, seulement, elle éprouva des chaleurs soudaines, mais qui n'avaient rien de douloureux. Une sorte de nuage passa devant ses yeux et un vent de flamme souffla sur ses tempes.

Elle n'attacha d'ailleurs aucune importance à ses symptômes insolites.

—J'ai besoin de repos, se dit-elle. Demain, après quelques heures de calme sommeil, tout cela disparaîtra.

Et comme une fois la nuit venue, elle se sentit brisée, elle regagna son appartement plus tôt que de coutume, et se mit au lit après avoir bu, ainsi qu'elle le faisait chaque soir, un verre d'eau sucrée dans lequel elle laissa tomber quelques gouttes de fleur d'oranger.

A peine venait-elle d'appuyer sa tête sur l'oreiller qu'une lourde torpeur s'empara d'elle et ferma ses yeux.

Deux heures du matin sonnaient à la pendule de la cheminée lorsque Mme de Kéroual se réveilla en poussant un gémississement sourd ; elle se dressa sur son séant et promena autour d'elle des regards égarés.

Périne avait reçu l'ordre d'allumer une veilleuse de porcelaine opaque qui répandait dans la chambre sa claré faible, crépusculaire en quelque sorte, mais suffisante pour distinguer les objets.

Le visage de la comtesse exprimait une terreur profonde, quoique rien d'effrayant ne s'offrit à ses yeux, et que chacun des meubles au milieu desquels elle avait l'habitude de vivre fût à sa place accoutumée.

Cette terreur n'était point sans cause cependant.

Mme de Kéroual avait senti recommencer l'effroyable cauchemar de la nuit précédente ; le fantôme au linceul de feu, passant dans une vision sinistre, était revenu s'accroiper sur sa poitrine.

C'est en ce moment que la jeune femme, hale-tante sous l'étreinte du mal, avait secoué le sommeil et que nous l'avons vue se dresser sur sa couche.

Le rêve s'évanouit aussitôt, emportant le spectre avec lui, mais la douleur ne disparut pas. Mme de Kéroual sentait toujours sa poitrine déchirée par une morsure brûlante et corrosive. Elle étouffait en même temps, et sa respiration devenait difficile au point de lui faire craindre une suffocation imminente.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, mon Dieu ! il me semble que je vais mourir.

D'une main défaillante elle saisit le cordon de sonnette suspendu dans l'intérieur même de l'alcôve, et elle l'agita ; puis elle retomba en arrière, les yeux fixes, respirant à peine et râlant.

La sonnette de la comtesse donnait dans la chambre de Périne qui, très-alarmée par cet appel nocturne inaccoutumé, s'empressa de se jeter en bas de son lit et de courir auprès de sa maîtresse.

Elle la trouva en proie aux crises effrayantes d'une véritable agonie, et, perdant la tête en face de ce spectacle terrible et inattendu, elle bondit jusqu'à près de la porte qu'elle avait laissée entrouverte, et elle se mit à appeler au secours.

On eut dit que cet appel galvanisait Mme de Kéroual, car elle retrouva la force de se soulever, et d'une voix à peine distincte, d'une voix rauque et qui faisait mal à entendre, elle murmura :

—Silence ! silence !

Périne se rapprocha vivement.

—N'appelle pas, continua la comtesse qui, pour la première fois, la tutoyait, n'éveille personne ?.... Que M. de Strény ne sache rien, il serait inquiet, et je ne le veux pas.

—Chère madame, ma bonne maîtresse, balbutia Périne, souffrez-vous ?

—Horriblement, répondit Mme de Kéroual.

—Vous ne voulez pas que j'appelle, que faut-il pour vous soulager ?

—De l'eau, donne-moi de l'eau, je brûle ! C'est du feu que j'ai là !

Et la pauvre femme appuyait la main sur sa poitrine que soulevait irrégulièrement sa respiration sifflante.

Périne remplit d'eau fraîche un grand verre et le lui présenta. La comtesse le but avidement.

—Encore, murmura-t-elle ensuite, je veux boire encore !

Après avoir vidé le verre pour la seconde fois, elle reprit d'une voix plus ferme et plus distincte :

—Je me sens mieux, cet'eau m'a fait du bien. Le feu intérieur qui me consumait s'est éteint, je souffre à peine et me voici calme.....

—Que Dieu en soit bénî, chère madame, balbutia Périne en prenant une des mains de la comtesse et en la bâisant ; pourvu que tout à l'heure le mal ne revienne pas.

—Non, non, c'est fini, bien fini, j'en suis sûre : j'ai sommeil et je vais dormir. Mais c'est égal, ma pauvre Périne, pendant un instant j'ai bien cru que c'en était fait de moi, et que demain matin la maison serait en deuil.

—Ah ! madame, je vous en supplie, s'écria Périne, ne vous laissez jamais aller à des idées pareilles !

—Elles vous viennent malgré vous, ces idées-là, quand on souffre ce que j'ai souffert, quand on sent